



INTERVIEW: Olivier Ciappa

'C'est à nous réalisateurs de nous battre pour que nos films soient présentés dans les meilleures conditions possibles... le DTS en fait partie.'

Genèse d'un court métrage sous le signe de DTS



Pouvez-vous nous parler de ce projet cinématographique ?

Le Cas d'O est un thriller surnaturel. C'est la maquette d'un long-métrage qui reprend exactement les mêmes bases. C'est l'histoire d'un mec, Orient qui, aidé de son ami Michael achète un guerrier HO pour sa fiancée. Malgré les mises en garde du vendeur sur les pouvoirs de la figurine, les deux amis la prennent et rentrent chez Orient. Très vite, ce dernier va se retrouver enfermé dans son appartement où des phénomènes paranormaux vont se produire. Quant à Michael, il est coincé dans le monte-charge de l'immeuble qui commence à s'écrouler. Petit à petit, le spectateur va en

découvrir un peu plus sur le passé des personnages et leur relation ambiguë un peu trouble...

Comment en êtes-vous venu à la réalisation du court-métrage ?

J'ai toujours voulu faire ça. A la base, je viens de Polynésie. Je suis venu en France à 16 ans pour faire un bac cinéma, puis un BTS audiovisuel. Mais le BTS était accès télé et je voulais faire du ciné. Je me suis donc barré au bout d'un an à Paris pour présenter des projets de court-métrage aux boîtes de production. Mais très vite, j'ai compris qu'on ne confierait pas le tournage d'un film à un jeune sans expérience. J'ai alors décidé de passer une année à bosser pour me payer moi-même mon premier court. J'ai fait un tas de prêts pour pouvoir amasser plus de 80.000 francs. J'ai fait le film, puis trouvé Antiprod qui a terminé la post-production. Comme notre collaboration s'est très bien passé et qu'ils étaient satisfaits du résultat, ils ont présenté *le Cas d'O* au CNC et nous avons gagné 15.000 euros. Ensuite, tout s'est enchaîné très vite. La post prod du premier n'était pas terminée qu'il fallait déjà tout préparer pour le nouveau. Le DVD était prévu pour moins de deux mois après la fin du tournage, ce qui était assez *rock and roll* vu qu'il y avait des effets spéciaux, des images de synthèse, un orchestre symphonique et un encodage DTS, ce qui ne simplifie rien dans les plannings.



Quelle est la genèse de votre collaboration avec DTS ? (pourquoi ce choix initial etc...)

En tant que spectateur, je suis un gros fan de ce format sonore. Comme beaucoup de personnes qui travaillent dans l'audiovisuel, le simple fait de prononcer certaines initiales comme DTS ou THX fait frémir. Je fais partie de ces gens là. Malheureusement, c'est rarement le cas chez les producteurs. Il m'a donc fallu négocier longtemps pour obtenir ce format. La seule chose que connaissait Patrick Maurin, le producteur, était le RTLTL (Right Total, Left Total). C'est le procédé simple qui consiste à mettre le son stéréo directement sur la pellicule et non sur un CD-ROM. Pour lui, il était hors de question d'investir dans du DTS ou même du 5.1. Pour le 1er film, j'ai donc dû faire le mixage en 5.1 indépendamment d'Antiprod. Après avoir convaincu Julien Alves, un mixeur de Digimage de bosser 3 jours sur le film, nous avons présenté au producteur un mix qui explosait sur tous les canaux. Mais le passage par les audit DTS était trop long et trop cher et nous avons été obligé de garder le RTLTL pour la copie ciné. J'étais hors de moi. En revanche le 5.1 figure sur la copie du DVD qui est dans le commerce. Pour le deuxième film, le son était l'élément le plus important. Nous avons eu pas mal de problèmes financiers. En gros, on a voulu faire une grosse production avec 15.000 euros. Très vite, il a fallu couper dans les jours de tournage et les effets de plateau. Nous sommes passés de 11 jours de tournage à 8. J'ai réussi à négocier avec la boîte de production : Je livrerais un film d'horreur dans les temps imposés, à condition de labelliser le film DTS. Pour moi, la peur du spectateur ne pouvait s'opérer que par une excellente répartition des effets sur 6 canaux. Après une démonstration DTS vs stéréo sur mon home cinéma, j'ai réussi à les convaincre de l'importance d'un tel format. Le mixage aura lieu dans quelques jours chez Digimage. Comme ils ne sont pas labellisés, DTS installe directement le matériel. La licence est gratuite (contrairement à Dolby qui coûte une fortune) est les seuls frais (installation, CD-ROM...) ne coûte que 150 euros, ce qui est dérisoire. Les mecs de DTS France sont adorables. On sent que se sont de vrais passionnés et ça, ça fait plaisir !



Comment s'est déroulé l'élaboration de la partie « bande-son » de votre film, du tournage jusqu'en post-production ?

Sur le tournage, il avait une prise sonore HF et sur perche pour prendre les ambiances et les dialogues. Mais le gros de son s'est déroulé en post-production. Tous les sons surnaturels ou hors champs devaient être recréés. Les seuls sons « in » sont les dialogues et encore, beaucoup ont été refaits en post-prod. Pour plusieurs raisons. Tout d'abord, la caméra était vraiment bruyante et tous les plans proches des personnages ont dû être retravaillés. La caméra effectuait fréquemment des mouvements très compliqués au steadicam, et de plus dans des lieux restreints (cave, couloirs)qui rendaient impossible la prise sonore. Enfin, pour des raisons artistiques, j'ai pris la décision de faire redoubler entièrement la comédienne principale par Virginie Mery, la star du doublage en France.

Comment a été négocié le *sound design* ? Disposiez-vous d'un ingénieur du son, mixeur, sound designer dédié ?

Il y avait plusieurs postes différents en post-prod, le montage sonore, le sound design, la musique créée en 5.1 aux Studios Guillaume Tell, le mixage en 5.1 chez Digimage. De plus, Boris de chez DTS doit donner son aval pour le mix. Mais là, tout se corse. Le film a été fait en 25 images secondes alors que le passage DTS ne se fait que sur du 24. En gros, il faut passer du 25 au 24 et repasser au 25 qui est le format DVD. Avec ces deux versions acceptées, le DTS 5.1 peut être à la fois sur la pellicule et le DVD.



Quelle a été votre approche, en tant que cinéaste, du *design sonore* ? Avez-vous recherché un état de phase avec vos personnages ? L'avez-vous 'habillé' de manière à ce qu'il participe, comme une extension, un contrepoint à l'ambiance générale de votre réalisation ?

Le son est un élément primordial. Il y a eu plus de 150 designs sonores différents. Il y a d'un côté le design « naturel », et de l'autre les éléments surnaturels. Toute l'ambiance du film est créée par le son. Nous avons mixés des sons très organiques (cri de cheval par exemple) avec des sons tels que des crissements de pneus, des portes qui claquent, des feux d'artifice qui décollent, un marteau contre une barre de fer... Chaque son étant ralenti ou accéléré, il devient complètement méconnaissable. Quant à l'état de phase avec les personnages, ce qui est intéressant, c'est d'opposer l'image et le son. Par exemple, dans une scène de révélation supposée émouvante, nous avons utilisé pour la musique des instruments à bois, des flutes... Ça change des habituels violons.

Comment définiriez-vous, pour votre film, l'apport spécifique du son numérique ?

L'apport du numérique est fondamental. Les effets que je veux provoquer chez le spectateur ne peuvent se produire que sur du 6 canaux. Il y a une indépendance totale entre tous les hauts parleurs. La majorité de l'action se passe hors champ, il faut donc pouvoir localiser exactement d'où vient le son, surtout s'il y en a plusieurs en même temps. Par exemple, à un moment, un objet en verre tombe derrière le héros qui ne le voit pas. On entend le son, sur l'arrière gauche, mais on ne voit rien. Autre exemple différent, quand le monte charge tombe de plusieurs étages, la caméra est à côté du personnage. On entend tout ce qu'il entend. Sur le SL, un boulon lâche, plus l'ampoule qui grésille, sur le SR, c'est le câble qui casse, sur le centre, c'est le comédien qui crie. A gauche et droite, c'est la musique... et pareil pour le reste du design. Faire peur via un seul haut-parleur, c'est très risqué parce que la salle ou l'équipement home cinéma risque d'être mal étalonné. Mais c'est un risque à prendre, parce que, quand ça marche, c'est dément.



Au final, quels sont les points positifs, les satisfactions et aussi les déceptions, les regrets qui resteront à l'issue de cette aventure ?

En essayant de prendre du recul, je crois que j'ai fait un film avec trop de prétention. Prétention de vouloir faire un gros film (5.1, orchestre symphonique, steadicam, pellicule 35 min, décors entièrement construits...) avec 15.000 euros. Prétention de faire un film de 23 min, entièrement tourné au steadicam ou au rail en une semaine. Prétention de faire en 23 min un scénario qui aurait dû en faire 50. Résultat : tout va trop vite, on a pas le temps d'avoir peur, les scènes s'enchaînent sans pouvoir créer une ambiance et vont directement à l'essentiel. Je m'en veux de ne pas avoir coupé dans mon scénario. Autre problème, j'ai perdu mon comédien principal deux jours avant le tournage, après un mois et demi de répétition. Du coup, il a fallu que le nouveau comédien soit à l'aise dans des plans séquence de 2 min, avec des mouvements de caméra complexes et chorégraphie très spéciale. Impossible de répéter pendant le tournage. Du coup, le résultat n'est pas toujours satisfaisant. Je ne suis pas du tout fier de moi sur ce coup-là. C'est très dur pour un réalisateur de regarder un résultat final qui sonne parfois faux. Ça m'a rendu malade en montage. Mais je crois que je suis trop perfectionniste. Il y a cependant pas mal de points positifs. Nous avons réussi à nous surpasser. Déjà, faire une post prod totale, avec éléments 3D en moins de deux mois, c'était très risqué., idem pour la déco. Le budget total de la déco était de 300 euros. Il a donc fallu faire tout un tas de partenariat avec des magasins comme « *Graine d'Intérieur* » plusieurs mois à l'avance pour pouvoir créer de toute pièce un appartement ou un magasin africain. Pour l'appartement, nous avons un impératif indépendant de notre volonté. Tous les soirs, le décor et l'éclairage démontés et rangés dans 3 camions.



Le projet d'employer le son numérique DTS sur un court métrage vous apparaît-il comme un choix naturel ?

La plupart des courts sont faits en DTS stéréo ou Dolby stéréo. Je ne sais pas si beaucoup sont fait en 5.1 mais je ne crois pas. Je suis un gros amateur de ce format, j'ai donc envie que mes films possèdent ce label. Je ne conçois pas le court comme un exercice ou un lieu d'apprentissage. Pour moi, un court doit être un mini long. Ce n'est qu'une question de durée de film. Si je veux du DTS pour un long, il en va de même pour le court. Donc oui, ce format me paraît tout naturel. D'autant que ma maison de production est avant tout éditrice de DVD, ce qui fait que je sais à l'avance que le film sortira dans le commerce. Il me paraît donc inconcevable de présenter un produit uniquement en stéréo. Si j'achète un DVD, je n'ai pas envie qu'il soit en stéréo et le DTS peut m'inciter à acheter ou pas un film (ou en tout cas à préférer le zone 1 pour le DTS VO). C'est à nous réalisateurs de nous battre pour que nos films soient présentés dans les meilleures conditions possibles pour les spectateurs. Le DTS en fait partie.

OLIVIER CIAPPA



**Copyright REVOLUSOUND, www.dts-phile.com
Réalisé le 03/09/2003 par Stéphane Roger (Cornwall)
TOUT DROIT RESERVE**

REPRODUCTION INTERDITE SANS AUTORISATION PREALABLE